

### **ACTE III scène 3 (extrait) :**

ARGAN.- Mais raisonnons un peu, mon frère. Vous ne croyez donc point à la médecine ?

BÉRALDE.- Non, mon frère, et je ne vois pas que pour son salut, il soit nécessaire d'y croire.

ARGAN.- Quoi vous ne tenez pas véritable une chose établie par tout le monde, et que tous les siècles ont révérée ?

BÉRALDE.- Bien loin de la tenir véritable, je la trouve entre nous, une des plus grandes folies qui soit parmi les hommes ; et à regarder les choses en philosophe, je ne vois point de plus plaisante momerie ; je ne vois rien de plus ridicule, qu'un homme qui se veut mêler d'en guérir un autre.

ARGAN.- Pourquoi ne voulez-vous pas, mon frère, qu'un homme en puisse guérir un autre ?

BÉRALDE.- Par la raison, mon frère, que les ressorts de notre machine sont des mystères jusques ici, où les hommes ne voient goutte ; et que la nature nous a mis au-devant des yeux des voiles trop épais pour y connaître quelque chose.

ARGAN.- Les médecins ne savent donc rien, à votre compte ?

BÉRALDE.- Si fait, mon frère. Ils savent la plupart de fort belles humanités ; savent parler en beau latin, savent nommer en grec toutes les maladies, les définir, et les diviser ; mais pour ce qui est de les guérir, c'est ce qu'ils ne savent point du tout.

ARGAN.- Mais toujours faut-il demeurer d'accord, que sur cette matière les médecins en savent plus que les autres.

BÉRALDE.- Ils savent, mon frère, ce que je vous ai dit, qui ne guérit pas de grand-chose, et toute l'excellence de leur art consiste en un pompeux galimatias, en un spécieux babil, qui vous donne des mots pour des raisons, et des promesses pour des effets.

ARGAN.- Mais enfin, mon frère, il y a des gens aussi sages et aussi habiles que vous ; et nous voyons que dans la maladie tout le monde a recours aux médecins.

BÉRALDE.- C'est une marque de la faiblesse humaine, et non pas de la vérité de leur art.

ARGAN.- Mais il faut bien que les médecins croient leur art véritable, puisqu'ils s'en servent pour eux-mêmes.

BÉRALDE.- C'est qu'il y en a parmi eux, qui sont eux-mêmes dans l'erreur populaire, dont ils profitent, et d'autres qui en profitent sans y être. Votre Monsieur Purgon, par exemple, n'y sait point de finesse ; c'est un homme tout médecin, depuis la tête jusqu'aux pieds. Un homme qui croit à ses règles, plus qu'à toutes les démonstrations des mathématiques, et qui croirait du crime à les vouloir examiner ; qui ne voit rien d'obscur dans la médecine, rien de douteux, rien de difficile ; et qui avec une impétuosité de prévention, une raideur de confiance, une brutalité de sens commun et de raison, donne au travers des purgations et des saignées, et ne balance aucune chose. Il ne lui faut point vouloir mal de tout ce qu'il pourra vous faire, c'est de la meilleure foi du monde, qu'il vous expédiera, et il ne fera, en vous tuant, que ce qu'il a fait à sa femme et à ses enfants, et ce qu'en un besoin il ferait à lui-même.

## INTRODUCTION

Nous sommes au XVII<sup>e</sup> s classique. Le siècle qui a pour devise « ordre, mesure et clarté », et qui encourage les écrivains à former « l'Honnête Homme », un homme capable de maîtriser ses passions, c'est-à-dire de rester « mesuré » afin de ne pas troubler la société. Le personnage principal du *Malade imaginaire* est tout autre : hypocondriaque tyrannique, il est au centre d'un drame familial créé par sa peur obsessionnelle de la maladie. Molière, conformément à la règle du théâtre classique qui doit éduquer les spectateurs de manière plaisante (placere et docere), le choisit comme anti-modèle. Mais le sujet dépasse de loin son personnage : à travers la fantaisie d'une comédie-ballet, Molière s'attaque à la médecine, et à travers elle, à la peur de la mort. Dernière pièce de Molière (1673), qui fait mourir son auteur suite à la 4<sup>e</sup> représentation, elle reste une sorte de testament sur l'art théâtral et son enjeu. Ecrite dans la période la plus sombre de l'existence de Molière : attaqué par des pamphlets, en pleine rupture avec Lully avec qui il avait coopéré une dizaine d'années (la musique des ballets de la pièce sera l'oeuvre de Charpentier), après le deuil de son ancienne compagne Madeleine Béjart, malade lui-même, la pièce devient met à nu les angoisses humaines face à la maladie et la mort. Tout cela – et c'est le génie de Molière – à travers le rire, qui n'est jamais très loin.

L'extrait choisi propose au spectateur le passage le plus sérieux de la pièce : Beralde vient voir son frère Argan, le personnage principal, pour plaider la cause de sa nièce Angélique que ce dernier oblige à épouser Thomas Diafoirus, jeune diplômé de médecine, afin d'avoir un médecin à sa portée. Le discours dévie rapidement vers leurs opinions sur la médecine. Il s'agit donc d'un « agôn », c'est-à-dire d'un affrontement sous forme de débat, passage obligé dans le théâtre antique et par suite classique.

## MOUVEMENT DU TEXTE :

la lutte verbale (sens de agôn) présente d'abord les points de vue opposés des personnages, l'un fondé sur la croyance, l'autre sur la raison (l. 1-6), puis la joute se poursuit par différents arguments et contre-arguments (l. 7-19). Pour

finir le débat devient plus concret et rejoint l'intrigue de la pièce en se rapprochant du personnage principal par un exemple précis (I.20-fin).

PB : Nous allons voir comment ce débat très sérieux dans son fond relève cependant de la comédie par son écriture et son enjeu.

**LE DEBUT DE L'AGON EXPOSE LES POINT DE VUE OPPOSES DES DEUX PERSONNAGES, L'UN FONDE SUR LA CROYANCE, L'AUTRE SUR LA RAISON. L'ENSEMBLE PERMET LA CARICATURE DU PERSONNAGE PRINCIPAL.**

**ARGAN.-** Mais raisonnons un peu, mon frère. Vous ne croyez donc point à la médecine ?

**BÉRALDE.-** Non, mon frère, et je ne vois pas que pour son salut, il soit nécessaire d'y croire.

**ARGAN.-** Quoi vous ne tenez pas véritable une chose établie par tout le monde, et que tous les siècles ont révééré ?

**BÉRALDE.-** Bien loin de la tenir véritable, je la trouve entre nous, une des plus grandes folies qui soit parmi les hommes ; et à regarder les choses en philosophe, je ne vois point de plus plaisante momerie ; je ne vois rien de plus ridicule, qu'un homme qui se veut mêler d'en guérir un autre.

Avec l'emploi du mot « croire », Argon se pose en dévot de la médecine : il y croit comme à une religion et il utilise le présent de la proclamation de foi. C'est bien ce que comprend Béralde, en reprenant le vocabulaire religieux (« pour son salut » ; « nécessaire d'y croire »). La négation « je ne vois point qu'il soit nécessaire » remet la médecine dans le champ du naturel – que l'on peut critiquer - et non plus du surnaturel, de la religion que l'on n'a pas le droit de discuter, à l'époque (cf le terme de « vérité/véritable » et le respect dû à la religion : « révééré » dans la bouche d'Argan).

On voit que les deux personnages ont des thèses diamétralement opposées par l'abondance des négations dans la bouche de Béralde : la négation du verbe « voir » revient par trois fois, et le choix d'un vocabulaire relatif à nos sens terrestres ramène le discours à l'Homme et non plus à Dieu. Il se dit « philosophe », c'est-à-dire qu'il se fie à sa raison, et à ses sens terrestres.

Ce qui est comique dans cette discussion sérieuse, c'est l'impératif « raisonnons » employé par Argan, qui s'oppose paradoxalement à la suite de sa phrase, une question accusatrice digne d'un inquiétant tribunal religieux : « vous ne croyez donc point ? » L'humour se poursuit lorsque son frère le pastiche en employant à son tour des termes religieux qui poussent le « raisonnement » d'Argan jusqu'à l'absurde : s'il faut « croire », on parle donc de « salut » de l'âme et non plus du corps...

Mais Argan veut prouver sa thèse par des arguments : il utilise d'abord un argument spatio-temporel de la majorité : « une chose établie par tout le monde » (espace), et « que tous les siècles ont révééré » (le temps personnifié y croit aussi !). Il s'agit d'une déduction (passer du général au particulier) : puisque tout le monde par tous les temps agit ainsi, il faut donc que je le fasse aussi.

Dès le début le personnage est caricaturé par ses excès : son ridicule permet au débat de ne pas être trop lourd dans une comédie.

Béralde oppose à l'absolu de la foi et du croyant les hyperboles (nombreux superlatifs : « rien de plus ») de la raison et du philosophe : « une des plus grandes folies » ; « momerie » (jeu de rôle hypocrite) : c'est mettre la médecine au rang du théâtre, de l'illusion, et même de la comédie : « ridicule ». Sa critique est virulente et acerbe, le débat est polémique. Une sorte de déclaration de « raison » pour s'opposer à la déclaration de foi de son frère. Mais il reste modeste : son opinion reste privée (« entre nous ») et il ne veut pas y convertir le genre humain entier comme son frère (« tout le monde ») comme le font les fanatiques religieux. Le terme « homme / un autre (homme » ramène définitivement le débat sur Terre. On peut se demander d'ailleurs si, en montrant le ridicule de la crédulité d'Argan, de sa rigidité intolérante, voire son fanatisme, Molière ne dénonce pas indirectement l'attitude de certains religieux de son époque, en dissimulant sa critique derrière la « foi » en la médecine...

**LE DEBAT SE POURSUIT PAR UN DEBAT SUR LES VALEURS : A L'ARGUMENT D'UTILITE D'ARGAN S'OPPOSE LA VISION MODESTE DES CONNAISSANCES HUMAINES DE BERALDE .**

**ARGAN.- Pourquoi ne voulez-vous pas, mon frère, qu'un homme en puisse guérir un autre ?**

**BÉRALDE.- Par la raison, mon frère, que les ressorts de notre machine sont des mystères jusques ici, où les hommes ne voient goutte ; et que la nature nous a mis au-devant des yeux des voiles trop épais pour y connaître quelque chose.**

Argan poursuit pas un argument d'utilité : la guérison est normalement le but de la médecine. Et sa question sous forme de phrase négative transforme l'opinion de son frère en paradoxe : comment ne pas souhaiter la guérison d'un être humain ? Le verbe « vouloir » au négatif transforme Béralde en monstre inhumain insensible à toute souffrance humaine.

La réponse de Béralde invoque à nouveau la « raison », et son argumentation est empreinte de modestie devant les merveilles de la nature qui nous dépassent (son discours est déjà très proches des Philosophes des Lumières au siècle suivant, et rejoint notamment le dénouement du conte de Voltaire, Micromégas, au XVIII e s : Molière fréquentait les « libertins » du 17 e s, précurseurs du siècle des Lumières : libertins de pensée, ils opposaient la raison aux abus de ceux qui ne la suivaient pas). On sent le scepticisme de Molière derrière les paroles de Béralde, qui, malade, ne croit plus en sa guérison. Molière par ses lectures et ses fréquentations, avait de sérieuses connaissances en médecine, et ne fait que constater l'état de la médecine à l'époque, qui est loin d'avoir percé le fonctionnement du corps humain dans sa totalité. Pour montrer la complexité de cette entreprise, il met dans la bouche de Béralde une métaphore : « les ressorts de notre machine ». L'image de rouages à comprendre est évocatrice du travail scientifique qui reste à faire, ainsi que la métaphore « voiles épais ». Il reprend avec un certain humour un terme religieux (« mystères ») pour rappeler à Argan que l'acceptation aveugle ne doit pas se faire envers une médecine érigée en absolu, mais qu'il y a une cécité réelle (« les hommes n'y voient goutte », « devant les yeux des voiles »), humaine : la connaissance de notre corps de terrien. Il oppose donc l'argument de la connaissance à la foi naïve de son frère : ce en quoi il croit est faux, la médecine est une illusion et ne sait rien. Il recourt à nouveau au verbe « voir », sous forme métaphorique : il faut oser regarder la vérité en face. Il reprend l'argument temporel de son frère : « jusques ici » : depuis la plus haute antiquité, l'être humain n'a pas encore réussi à décrypter son corps. On peut se demander si la réponse de Béralde est optimiste (« jusqu'ici », donc un jour on y arrivera) ou pessimiste (« voiles trop épais pour y connaître quelque chose »).

**LE DEBAT GLISSE A PRESENT DE LA CONNAISSANCE GENERALE DU CORPS HUMAIN AU SAVOIR DES MEDECINS. LE TON POLEMIQUE SE TEINTE D'IRONIE POUR AMUSER LE SPECTATEUR. LA CARICATURE S'ELARGIT A L'ORDRE DES MEDECINS ET DE LAMEDECINE.**

**ARGAN.- Les médecins ne savent donc rien, à votre compte ?**

**BÉRALDE.- Si fait, mon frère. Ils savent la plupart de fort belles humanités ; savent parler en beau latin, savent nommer en grec toutes les maladies, les définir, et les diviser ; mais pour ce qui est de les guérir, c'est ce qu'ils ne savent point du tout.**

**ARGAN.- Mais toujours faut-il demeurer d'accord, que sur cette matière les médecins en savent plus que les autres.**

**BÉRALDE.- Ils savent, mon frère, ce que je vous ai dit, qui ne guérit pas de grand-chose, et toute l'excellence de leur art consiste en un pompeux galimatias, en un spécieux babil, qui vous donne des mots pour des raisons, et des promesses pour des effets.**

Le débat pourrait devenir ennuyeux car trop sérieux : Molière y met donc toute sa verve, et se sert de l'ironie pour faire sourire le spectateur. Il oppose avec vivacité à la conclusion d'Argan, qui fait

le résumé des arguments de Béralde (« les médecins ne savent donc rien ») un paradoxe : « si fait » (« ils savent ») : ce qui surprend tout d'abord : Béralde se contredirait-il ? Béralde se justifie avec une longue liste des savoirs des médecins : une accumulation d'antiphrases qui cachent des arguments implicites :

-les médecins « savent des humanités » : or les études d'humanités sont des études littéraires et non scientifiques (« parler latin », « nommer en grec », « définir », « diviser »(classer les maladies) ; tout leur art se résume à la parole, et encore à une mauvaise façon de parler comme le montre la redondance « pompeux galimatias » (discours confus), « spécieux babil » (parole creuse – babil – et trompeuse – spécieux).

-ce sont donc des charlatans, qui ne savent que tromper leurs clients comme les bonimenteurs de foire, et non pas agir (« des promesses » au lieu d' « effets »). Le passage glisse de l'ironie caricaturale à la polémique virulente, et la fin de la phrase de Béralde martèle son opinion sous forme de chute avec un rythme binaire fondé sur deux antithèses : « des mots pour des raisons », « des promesses pour des effets ». Les médecins ne savent que nommer des maladies, et non les guérir.

On peut noter que le verbe « savoir » revient à 5 reprises dans le débat des deux frères, au présent de l'indicatif : dans l'opinion de chacun, il s'agit d'une vérité générale, d'un présent d'éternité, d'un amalgame : tous les médecins. Les deux opinions sont donc aussi radicales l'une que l'autre.

Alors que pour Argan savoir et guérir vont de pair, pour Béralde le savoir (nul) des médecins les empêche de guérir.

**MAIS MOLIERE N'OUBLIE PAS DE LIER SATIRE SOCIALE ET INTRIGUE DE LA PIECE : L'ARGUMENTATION REJOINT LES PREOCCUPATIONS DU PERSONNAGE PRINCIPAL ET S'ENRICHIT D'UN EXEMPLE CONCRET, LE MEDECIN D'ARGAN LUI-MEME, DONT LE PORTRAIT DECLENCHE UNE ULTIME CARICATURE.**

**ARGAN.- Mais enfin, mon frère, il y a des gens aussi sages et aussi habiles que vous ; et nous voyons que dans la maladie tout le monde a recours aux médecins.**

**BÉRALDE.- C'est une marque de la faiblesse humaine, et non pas de la vérité de leur art.**

**ARGAN.- Mais il faut bien que les médecins croient leur art véritable, puisqu'ils s'en servent pour eux-mêmes.**

**BÉRALDE.- C'est qu'il y en a parmi eux, qui sont eux-mêmes dans l'erreur populaire, dont ils profitent, et d'autres qui en profitent sans y être. Votre Monsieur Purgon, par exemple, n'y sait point de finesse ; c'est un homme tout médecin, depuis la tête jusqu'aux pieds. Un homme qui croit à ses règles, plus qu'à toutes les démonstrations des mathématiques, et qui croirait du crime à les vouloir examiner ; qui ne voit rien d'obscur dans la médecine, rien de douteux, rien de difficile ; et qui avec une impétuosité de prévention, une raideur de confiance, une brutalité de sens commun et de raison, donne au travers des purgations et des saignées, et ne balance aucune chose. Il ne lui faut point vouloir mal de tout ce qu'il pourra vous faire, c'est de la meilleure foi du monde, qu'il vous expédiera, et il ne fera, en vous tuant, que ce qu'il a fait à sa femme et à ses enfants, et ce qu'en un besoin il ferait à lui-même.**

On observe d'abord une évolution d'Argan, qui s'entête encore davantage. En effet, on passe de phrases interrogatives à des phrases affirmatives, qui reprennent l'argument de la majorité qui cache toujours une déduction implicite : puisque « tout le monde a recours aux médecins », il faut donc que chacun (déduction : on passe du général au particulier) en fasse de même. Il utilise même un argument « ad hominem » (qui met en cause l'adversaire) : « il y a des gens aussi sages et habiles que vous » (deux comparatifs d'égalité suivis du pronom de la 2<sup>e</sup> personne), donc si vous

êtes capable d'intelligence, d'autres le sont aussi. Vous n'êtes pas le seul intelligent.

Sa crédulité se transforme en obstination, ce qui campe le portrait d'un personnage qui s'accroche peut-être désespérément à ce qui peut le sauver de la mort. Le personnage d'Argan est donc plus complexe qu'on ne le croirait au départ : tyran domestique égocentrique (image traditionnelle du père de famille chez Molière, repris des comédies antiques), anti-modèle classique par son hystérie hypocondriaque (il ne maîtrise pas sa peur, devient obsessionnel et passionné pour ses maladies et les remèdes), mais aussi un être humain qui veut avoir raison parce que s'il ne l'a pas, il n'a plus aucun recours devant la condition humaine, fragile et mortelle. Ce qui fait de ses maladies des symptômes psychiques, et Molière est un des premiers à imaginer les maladies psycho-somatiques et la force de l'inconscient sur le corps. L'expression « faiblesse humaine » employée par Béralde souligne le besoin très humain de chercher une solution à la souffrance, ou tout simplement à ses peurs. L'antithèse entre « faiblesse » et « vérité », dans une phrase courte (contrairement aux précédentes), forme une sorte de sentence morale, au présent de vérité générale, et dresse un portrait plutôt tragique de la condition humaine. Le débat devient philosophique, voire tragique.

Argan oppose également à Béralde un argument d'autorité (« il faut bien », c'est impératif), logique (« puisqu' »), qui s'avère une induction (passer du particulier au général) : puisque les médecins se servent de la médecine sur eux-mêmes et donc y croient (particulier), la médecine peut donc être administrée à tous et tous doivent y croire (général). On peut remarquer qu'il cherche à présent Béralde sur son propre terrain : la raison, la logique. Une autre progression du débat se dessine : on passe du débat général de la croyance en la médecine au besoin d'être soigné : on se rapproche du personnage et de l'intrigue de la pièce.

Béralde s'en rapproche davantage encore en prenant justement Argan pour exemple, et dans cet exemple, plus particulièrement son médecin, Purgon, au nom évocateur, puisqu'il ne jure que par les purges (laxatifs pour nettoyer les intestins). Il lui cherche même des circonstances atténuantes en divisant le corps des médecins en deux : les vrais et faux charlatans. Il y a ceux qui sont aussi crédules qu'Argan et croient en la médecine (« sont eux-mêmes dans l'erreur populaire »), et ceux qui sont de purs escrocs (« qui en profitent sans y être »). Cependant le terme de profit revient dans les deux cas, ce qui accroît les charges contre les médecins : ils s'enrichissent sur le dos de la souffrance humaine, sur le dos de leurs patients.

Purgon fait partie de la première catégorie (« un homme qui croit... »). On retrouve le vocabulaire religieux : Purgon est aussi crédule et aveugle qu'Argan, et a un rapport magique avec la médecine. Le portrait de Purgon est celui d'un benêt (simple d'esprit) : il n'a point de « finesse » (intelligence), est incapable de nuances et de prise de distance (médecin « de la tête aux pieds »), Sa « foi » sans esprit critique lui interdit toute remise en cause (« croirait du crime à les vouloir examiner », comme les fanatiques religieux). C'est la source de son arrogance, c'est-à-dire une assurance qui n'accepte aucun contradictoire : « impétuosité (fougue, ardeur, ici passion fanatique) de prévention » (ici terme juridique : avoir le droit d'agir en premier, donc ici tous les droits) ; « une raideur (rigidité, il ne changera pas d'opinion) de confiance » (il est sûr de lui) ; « une brutalité » dans sa pensée et ses raisons ; jamais il ne « balance » (n'hésite), jamais il doute (« rien de douteux »). Or le propre de l'intelligence, c'est de confronter plusieurs idées avant de choisir la bonne : c'est par le doute que l'on progresse, et c'est le fonctionnement même de la raison qui « raisonne », vision classique pour arriver à l'« ordre », la « mesure » et la « clarté ». Purgon est le portrait du parfait imbécile imbu de lui-même, emporté par une passion destructrice : c'est le parfait anti-honnête homme.

La caricature est virulente et devient comique par les prescriptions qui découlent d'une telle attitude : « les purgations » (laxatifs) et les « saignées », remèdes violents qui transforment l'être humain en animal que l'on charcute et que l'on fait déféquer. Or Molière n'invente rien : ce sont

bien les remèdes privilégiés au 17<sup>e</sup> s, administrés pour toutes les maladies, quitte à affaiblir un peu plus encore le corps du malade.

On remarque, dans cet exemple concret comique qui agrmente pour le spectateur l'argumentation de Béralde, que ce dernier allonge de plus en plus ses phrases, qui s'enrichissent de rythmes binaires (« rien de...rien de »), d'anaphores (« qui...qui ») et d'accumulations. On sent sa colère impuissante à sauver son frère de la médecine, et son mépris à l'adjectif possessif « votre » (« votre Purgon ») qui a manifestement un sens très péjoratif. Son discours observe une gradation : après une concession (certes il ne faut pas lui en vouloir, il croit faire le bien), vient une accusation de meurtre ! D'abord sous forme d'euphémisme (« il vous expédiera »(dans l'autre monde), puis de manière explicite (« vous tuant »), avec une chute en gradation montante : il a déjà tué ainsi sa femme, ses enfants, et en fera de même pour lui !

Dans le code théâtral, en particulier dans un « agôn », le pouvoir est à celui qui parle en premier ou bien à celui qui parle le plus. Or on remarque que c'est Argon qui parle en premier et relance le débat par ses questions ou affirmations, mais c'est Béralde qui parle le plus, de plus en plus longuement. Il prend donc peu à peu le pouvoir aux yeux du spectateur. C'est son opinion (qui reprend celle de l'auteur) qui est la plus développée. C'est donc Beralde qui remporte le débat.

#### CONCLUSION :

L'extrait est original en bien des points : d'abord par le choix d'un sujet sensible (qui tient à coeur à Molière : cf *Le Médecin volant*, *L'Amour médecin*, autres pièces de Molière). Le théâtre, par son spectacle, doit pour Molière porter un regard lucide sur la société. La critique de Molière va loin, non seulement pour la satire de la médecine, mais aussi pour le comportement humain et ses faiblesses. Le portrait d'Argan évoque un tempérament psycho-somatique, ce en quoi Molière est un précurseur de la médecine moderne. Mais par son comportement fanatique et crédule, c'est aussi un anti-honnête homme de l'époque classique, un anti-modèle. Le personnage de Beralde, au contraire, est le modèle de l'Honnête Homme : il prône la mesure, la raison, la modestie. On peut se demander si la pièce entière n'est pas un hymne à la raison, mais aussi parallèlement une sorte d'exorcisme à la peur de mourir. Cependant malgré des débats presque philosophiques et un sujet grave, jamais Molière n'oublie qu'il offre une comédie à son public : le débat, l'agôn, est intimement lié à l'intrigue, et y revient constamment. Par son entêtement, Argan est un personnage comique, et l'extrait nous offre trois caricatures savoureuses : celle des médecins / de la médecine, enfin celle du personnage principal et de son propre médecin, en gradation. Le ton lui-même égaie une réflexion sérieuse, par l'humour, l'ironie, les métaphores ridicules, les chutes. Ainsi le spectacle n'est jamais oublié, mais sert un enjeu plus sérieux.